

La philosophie de l'histoire de l'Orthodoxie

Son évolution et l'opinion contemporaine *

par T. MIKHAÏLOVA

On sait que la hiérarchie du patriarcat de Moscou ne cesse d'inviter les chrétiens russes à prendre leur part dans les tâches sociales et à collaborer à l'établissement d'un ordre politique plus juste. C'est au nom de l'Évangile que les chrétiens sont conviés à cette action et appelés ainsi à « instaurer le royaume de Dieu ».

L'insistance sur ce thème, assurément évangélique, manifeste en même temps la volonté de l'Église d'entretenir de bonnes relations avec l'État soviétique. Elle n'est pas toujours pour autant l'expression d'une véritable liberté, comme l'a montré l'attitude qu'ont prise en 1968 les représentants du patriarcat de Moscou dans la question de la « Conférence chrétienne de la paix » de Prague.

Il n'est pas sans intérêt d'examiner comment la revue marxiste Naouka i Religia apprécie cet aspect, fort important à ses yeux, des prises de position de l'Église russe. Elle reconnaît que l'attitude présente de l'Église tranche avec celle qui fut la sienne dans le passé lorsqu'elle était sous l'emprise du régime tsariste. Elle voit néanmoins dans sa prédication l'expression d'un manque de liberté, dans la mesure où elle porte le sceau du « providentialisme ». Il est évident que l'idéologie marxiste officielle ne peut que rejeter toute référence à la providence, considérée à la lumière de la dialectique historique comme la source des contradictions de la conscience chrétienne. Il y a vingt ans, le métropolitain Nicolas de Kroutitsy et Kolomna avait su montrer pourtant dans ses Sermons que la providence divine n'est pas l'« opium du peuple » mais la source et la garantie de la liberté de l'homme.

Cette discussion permet de comprendre les problèmes que rencontrent les chrétiens dans les pays à idéologie officielle athée. Aussi

* Article paru dans Naouka i Religia, 1971, n° 11, pp. 34-37, traduit par la rédaction de la revue Istina. Les références à la Cité de Dieu de saint Augustin dans les notes qui suivent sont de la rédaction.

croyons-nous que cette critique marxiste de la prédication de l'Eglise russe n'est pas sans intérêt pour nos lecteurs.

L'Eglise orthodoxe a toujours tenté (de nos jours, elle tente encore) de fournir une interprétation « chrétienne » des causes, du but et du sens des faits sociaux, de la mission du peuple et de chaque individu dans l'histoire.

La première philosophie chrétienne de l'histoire fut élaborée par Augustin l'Aurélien (354-430). Elle emprunte ses principes de base à la Bible. Or la conception vétérotestamentaire de l'histoire se fonde sur le providentialisme, sur les idées de justice de Dieu, d'élection et de messianisme.

L'Ancien Testament s'est efforcé, mais en vain, de résoudre la contradiction existant entre un « plan de Dieu » providentiel et la reconnaissance de la liberté de l'homme. Si Dieu est cause de tout, il est par conséquent cause du mal, et l'idée d'une responsabilité de l'homme dans le péché est absurde. Et si le mal existe indépendamment de Dieu, comment croire encore que tout dépend de Dieu ? Le providentialisme de la Bible a maintenu les croyants dans la crainte permanente de Dieu et en a fait des esclaves soumis du Seigneur des Cieux.

L'Ancien Testament a transmis au christianisme l'attente anxieuse du grand événement qui doit achever l'histoire : la venue du Messie, sauveur divin. Le Nouveau Testament a développé l'idée vétérotestamentaire de la seigneurie de Dieu, qui détermine la vie de tous les hommes : « Les cheveux de votre tête sont eux-mêmes tous comptés » (Matthieu 10, 30). Mais, à la différence de l'Ancien Testament, la vie de la société et de l'individu fut conçue comme étant dans la dépendance, non seulement de Dieu le Père, mais aussi de la passion et de la résurrection du « Fils de Dieu », Jésus-Christ.

L'idée que tous les événements sont déterminés par la volonté de Dieu est dans le Nouveau Testament le critère principal du rôle de l'homme dans le monde : « Qui donc es-tu, ô homme, pour disputer avec Dieu ? L'œuvre va-t-elle dire à celui qui l'a modelée : Pourquoi m'as-tu faite ainsi ? Le potier n'est-il pas maître de l'argile pour faire de la même pâte un vase de luxe ou un vase ordinaire ? » (Epître aux Romains, 9, 20-21). Cette affirmation catégorique incline logiquement à penser que Dieu est l'auteur des malheurs des hommes. Aussi les théologiens chrétiens, tout en affirmant la toute-puissance de Dieu, se sont efforcés d'imposer l'idée que le mal dans le monde ne vient pas de Dieu. Un père de l'Eglise, Irénée (né en 130 environ), a composé une *Epître* intitulée : *A Florinus, sur la Monarchie*, ou *Que Dieu n'est pas l'auteur du mal*. Dans cet écrit, Irénée apparaît en contradiction directe avec ce texte de l'Ancien Testament : « Je façonne la lumière et crée les ténèbres ; je fais le bonheur et provoque le malheur » (Isaïe, 45, 7).

Avant Augustin, le christianisme ne disposait pas d'une doctrine élaborée sur la société. C'est à partir des principes fondamentaux du christianisme qu'Augustin explique les faits sociaux. La conception historique d'Augustin est un reflet de la décomposition et de la chute de la société esclavagiste et du mouvement qui a provoqué la naissance de la féodalité et la formation des classes de la société féodale.

Selon Augustin, l'histoire est un processus unique, qui a commencé avec la création par Dieu et se poursuit jusqu'au jugement dernier et jusqu'à l'instauration du règne de Dieu. Considérant le monde comme le produit de la pensée de Dieu, Augustin explique de façon mystique le développement de la société humaine. Son idée principale est que l'histoire est prédéterminée par Dieu ; les maux de la société sont la conséquence du péché et même l'esclavage a été prévu par le plan divin. Augustin affirme que la destinée des peuples, que la naissance, l'ascension, la chute et la ruine des empires sont toutes déterminées par le Dieu tout-puissant. Il écrit : « On ne saurait penser que Dieu ait voulu laisser les royaumes des hommes, leurs dominations et leurs servitudes, hors des lois de sa providence »¹.

Augustin développe sa pensée ainsi : l'histoire a commencé avec le péché originel, lorsque le premier homme a accompli un acte de volonté propre en transgressant la promesse faite à Dieu. Qui oserait prétendre que la possibilité donnée à l'ange et à l'homme de choir ne dépendait pas de Dieu ? Dieu a préféré ne pas les priver de cette possibilité afin de leur montrer de cette façon tout le mal dont peut être cause leur orgueil et tout le bien qui peut venir de sa grâce².

Le péché originel a privé les hommes de la capacité de faire le bien. Les hommes ne peuvent être sauvés que par la grâce, qui délivre du péché, qui est dispensée par Dieu et se manifeste au cours de l'histoire. Augustin ôte toute importance à l'action humaine : « Malheur à l'homme qui se confie en l'homme » (Jérémie, 17, 5). Pour la même raison, celui qui s'en remet à soi-même tombe sous la malédiction³.

L'enseignement d'Augustin conduit à l'idée de la prédétermination absolue : « Celui qui a prévu toutes les causes des choses, écrit-il, n'a pu ignorer parmi ces causes nos volontés, puisqu'il y a vu d'avance les causes de nos actions »⁴. La stricte détermination de tous les faits sociaux, et parmi eux des actions humaines (« celui qui ne connaît pas l'avenir n'est pas Dieu »⁵), exclut la possibilité d'une action humaine indépendante de Dieu.

Augustin a senti la faiblesse logique de cette doctrine. Aussi a-t-il eu recours très consciemment à la tradition éclectique de l'Écriture Sainte. Il estime que « nous ne sommes nullement réduits à cette alternative, ou de nier le libre arbitre pour maintenir la prescience de Dieu, ou de nier la prescience de Dieu (ce qui serait sacrilège) pour maintenir le libre arbitre. Mais nous embrassons ces deux vérités et nous les confessons l'une et l'autre fidèlement et sincèrement : l'une pour bien croire, l'autre pour bien vivre »⁶. Mais les conditions historiques et avant tout les intérêts politiques des classes dirigeantes et de l'Église décidèrent de quel côté allait tourner cet enseignement éclectique, du côté du déterminisme ou de celui du libre arbitre.

1. *Œuvres de saint Augustin*, tome III, Kiev, 1906, p. 260 (*Cité de Dieu*, 1. V, ch. XI).

2. *Ibid.*, tome V, Kiev, 1907, p. 62.

3. *Ibid.*, tome XI, 1908, p. 87.

4. *Ibid.*, tome III, Kiev, 1906, p. 253 (*Cité de Dieu*, 1. V, ch. IX).

5. *Ibid.*, p. 255 (*Cité de Dieu*, 1. V, ch. IX).

6. *Ibid.*, p. 258 (*Cité de Dieu*, 1. V, ch. X).

*

La conception religieuse du progrès social a été perçue en Russie en même temps que le christianisme et les théologiens orthodoxes l'ont adaptée chaque fois que changeaient les besoins de la classe exploitante et ils ont rempli l'ancienne conception religieuse historique d'un contenu nouveau, d'idées et de situations nouvelles, plus conformes au temps, en mettant au premier plan soit l'idée du déterminisme, soit celle du libre arbitre.

La *Chronique des temps passés*, qui en fait développe l'idée de la providence divine dans l'histoire, ne mentionne pas Dieu quand ce n'était pas exigé, dans l'ancienne Russie, par les intérêts politiques de l'Etat. Ainsi les habitants de Kiev font à Vladimir cette demande : « O prince, nous supplions toi et tes frères de ne pas ruiner la terre russe. Car si vous entreprenez une guerre entre vous, les impurs se réjouiront et s'empareront de notre terre, que vos pères et vos aïeux ont acquise par leur travail et leur courage, en défendant cette terre russe et en cherchant à acquérir d'autres terres, alors que vous, vous voulez ruiner la terre russe »⁷. Ainsi les exigences politiques de l'Etat faisaient dépendre la prospérité de la terre russe non de la grâce divine, mais de l'action des hommes eux-mêmes.

L'invasion tatare, en dévastant la terre russe, avait fait naître ce sentiment de confusion, de perte irrémédiable, que la *Chronique de Novgorod* appelait le « désarroi chez les hommes ».

L'expression forgée au xvi^e siècle, « Moscou, troisième Rome », était basée sur l'idée de la prédestination divine. Elle exprimait une idée politique : la mission historique de l'Etat russe et de Moscou, centre d'union des terres russes.

Au xvii^e siècle, en liaison avec l'apparition des conditions économico-politiques qui engendrèrent la monarchie absolue, apparut une conception, propre à l'Orthodoxie, qui consista à élever au premier plan la personne du Tsar, vicaire temporel de Dieu. Les idéologues de la classe dirigeante tentèrent, après la répression de la guerre des paysans, de justifier l'absolutisme, de renforcer les positions de la maison régnante des Romanov et de défendre le trône du Tsar contre les insur-

7. *Chronique des temps passés*, Moscou-Leningrad, Editions de l'Académie des Sciences d'U.R.S.S., 1950, pp. 376-377. [Comme on le sait, les sources russes les plus importantes de l'histoire de la Russie ancienne sont les chroniques composées dans les monastères. La plus ancienne est la *Chronique des temps passés*, dite de Nestor, nom du moine du monastère des Grottes de Kiev à qui elle est attribuée. Après un rappel rapide des événements remontant à la création du monde, elle relate l'histoire de la Russie jusqu'en 1110. Elle a été composée au début du xii^e siècle, mais on n'en possède que des remaniements ultérieurs : la *Chronique laurentine* de 1377 et la *Chronique hypatienne* de la fin du xiv^e ou du début du xv^e siècle. Le texte le plus proche de la version du xii^e siècle est la Première chronique de Novgorod, dite *Chronique primitive*, qui s'arrête en 1093. Outre la traduction en russe moderne avec commentaires indiquée ci-dessus, il en existe une traduction française de L. LÉGER, *La Chronique de Nestor*, Paris, 1884 ; une traduction anglaise de S.H. CROSS, *The Russian Primary Chronicle*, a paru à Cambridge, Mass., en 1930 (et 1953) ; une traduction allemande avec commentaires par R. MUELLER, *Handbuch zur Nestorchronik*, est en cours de publication depuis 1973. Il faut signaler aussi la traduction anglaise de MITCHELL et FORBES, *The Chronicle of Novgorod* (1016-1471), parue à Londres en 1914. Au xvii^e siècle, quand se développa l'idéologie du Tsar, représentant direct de Dieu, fut publiée une nouvelle rédaction de la chronique de Novgorod sous le titre de *Nouvelle Chronique*] (N.D.L.R.).

gés. La *Nouvelle Chronique* voit alors dans le pouvoir du Tsar le point de rencontre entre la volonté divine et l'histoire.

Les idées sociales de l'époque reflétèrent de façon très aiguë la situation historique de la Russie qui avait commencé à rattraper son retard. Les problèmes du développement de la société ayant reçu progressivement au cours du XVIII^e siècle des explications rationnelles et les questions sociales étant devenues plus compliquées, les vieilles formules de l'enseignement religieux sur la société furent estimées insatisfaisantes dans ses cercles religieux les plus progressistes.

Tandis que la pensée laïque se différenciait ainsi de la théologie, les idéologues orthodoxes défendirent le côté irrationnel de leur enseignement contre les tendances rationalistes, usant pour cela des interdictions de la censure. Au début du XIX^e siècle, l'Eglise s'efforça de vaincre cette crise de la théologie, née au XVIII^e siècle. A cette époque, les intérêts socio-économiques de la classe dirigeante russe amenèrent celle-ci en premier lieu à renforcer l'autorité de l'Eglise, afin d'augmenter son influence dans les masses populaires. Ce fut une période d'oppression religieuse. Après la grande Révolution française, la religion et l'Eglise apparurent aux esclavagistes clairvoyants comme un moyen très important et nécessaire pour renforcer leur position peu à peu diminuée et affaiblie. Ils assurèrent le triomphe de ce principe : « Seules peuvent être tenues pour vraies les théories philosophiques qui sont en accord avec l'enseignement évangélique »⁸.

Pour prouver la providence divine dans l'histoire, les théologiens orthodoxes s'appuyèrent sur la psychologie populaire. C'était chose aisée : l'idée de l'intervention de Dieu dans la conduite de la vie humaine avait pénétré la conscience de presque toute la société. Le théologien F. Goloubinsky écrivait : « On observe même dans la vie privée des hommes une quantité de preuves d'un gouvernement divin du monde. Ceci est confirmé par des observations qui sont passées en forme de proverbes »⁹.

La dépendance de l'Eglise orthodoxe par rapport à l'Etat russe s'est manifestée de façon tout à fait éclatante pendant la crise du servage. La thèse du maintien et de l'inviolabilité de l'ordre existant fut présentée comme résultant de la conception orthodoxe de l'histoire. Pendant presque tout le XIX^e siècle, celle-ci fournit la base « théorique » du fondement divin et de la stabilité du pouvoir absolu. Le métropolite de Moscou Filaret (Drozdo) écrit : « Le pouvoir héréditaire du Tsar est pour le peuple un don divin, nécessaire à son bien, car la bonté divine est impartiale et sa sagesse universelle. Par conséquent, si Dieu nous donne le Tsar comme don de qui doit dépendre le sort du peuple, c'est qu'il le fait en prévoyant et en organisant le bien du peuple entier »¹⁰.

L'Eglise mit en œuvre toutes ses ressources pour implanter ces vues. Le théologien bien connu Filaret Goumilevsky écrit : « Celui qui pense qu'il n'y a pas de providence doit être non seulement dénoncé, mais puni »¹¹.

8. *Le Messager russe*, tome LII, 1864, p. 9.

9. *Le Pèlerin*, décembre 1862, p. 602.

10. Métropolite FILARET, *Les tsars règnent par Dieu*, Moscou, 1880, 4.

11. FILARET DE TCHERNIGOV, *Théologie dogmatique orthodoxe*, 1^{re} partie, Tchernigov, 1865, p. 234.

Au cours de la lutte aiguë qui se déroula dans le domaine socio-politique et philosophique à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, le problème de la légitimité du pouvoir et du rapport des forces dans la société apparut de nouveau. La théologie dut faire un pas vers la réflexion rationnelle. Un des dirigeants de l'Eglise russe, premier procureur au Synode, K.P. Pobédonostsev, écrivit : « L'histoire de la société, considérée dans ses faits, ses promoteurs, ses mœurs est le résultat de l'esprit du peuple, comme l'histoire de chaque homme est essentiellement le produit de l'esprit qui vit en lui. »

Aussi les manifestations révolutionnaires du peuple furent-elles considérées par les idéologues orthodoxes comme une violation du processus historique établi par Dieu, comme un acte d'indiscipline conduisant à la catastrophe.

*

La victoire de la grande Révolution socialiste d'octobre inaugura dans notre pays des conditions tout à fait nouvelles pour l'Eglise, que le clergé n'avait rencontrées à aucune des étapes précédentes de l'histoire.

Le clergé actuel reconnaît que la Révolution d'octobre constitue pour l'Eglise russe « un fait, qui a exigé... de repenser ses rapports avec la société »¹². Au cours des premières années après la révolution, la majorité du clergé estimait que la révolution était un phénomène fondamentalement antichrétien et appelait à la lutte contre le nouveau régime, qui « n'était pas agréable à Dieu ». Le patriarche Tikhon traita la révolution d'« affaire satanique », qui allait mériter « la terrible malédiction de la postérité »¹³. Si les anciennes sociétés - fondées sur l'antagonisme des classes - avaient été considérées par l'Eglise comme conformes et identiques à la volonté divine, par contre, comme les théologiens orthodoxes eux-mêmes le reconnaissent maintenant, « la société radicalement nouvelle fut perçue par les églises comme une affaire purement humaine, pour laquelle il ne saurait y avoir de bienveillance divine et qui par conséquent ne pouvait pas avoir de durée historique »¹⁴.

Quand le pouvoir soviétique fut définitivement établi, les hiérarques orthodoxes proclamèrent leur loyalisme envers l'Etat ouvrier-paysan. Dans le « Message aux pasteurs et au troupeau » du métropolitaine Serge, du 20 juillet 1927, il est dit que la révolution accomplie avait été « conduite par la même dextre divine qui conduit chaque peuple inexorablement vers le but qui lui est assigné »¹⁵.

Mais dans les principes de sa doctrine sociale, l'Eglise s'efforça de rester sur sa position traditionaliste. Les malheurs de la deuxième

12. *Revue du Patriarcat de Moscou*, 1967, n° 9, p. 36.

13. Saint Synode de l'Eglise orthodoxe russe, *Actes*, livre VI, fascicule 1, 1918, 4.

14. *Revue du Patriarcat de Moscou*, 1967, n° 9, p. 36.

15. *Le Patriarche Serge et son testament spirituel*, Moscou, 1967, p. 62.

guerre mondiale permirent à l'Eglise orthodoxe de tenter de renforcer la base traditionnelle de la philosophie chrétienne de l'histoire, la doctrine de la providence divine. « Combien de courage, écrivait le métropolite Nicolas, combien de force d'âme nous ont été donnés par la conviction que sans la volonté de Dieu il ne tombe pas un cheveu de la tête de l'homme..., que rien n'arrive dans la vie de l'homme, dans la destinée des empires et dans celle des peuples sans la volonté du Père céleste de l'humanité »¹⁶.

*

Dans la seconde moitié des années cinquante, les conditions socio-économiques de notre pays placèrent l'Eglise devant la nécessité de changer de nouveau ses positions. Les théologiens orthodoxes durent se résoudre à moderniser la philosophie de l'histoire. Au début le travail fut lent, mais au commencement des années soixante il prit un développement assez important. Les théologiens s'aperçurent que « maintenant est née une situation économique-sociale, politico-culturelle mais aussi spirituelle, nouvelle ; il s'est produit une révision décisive de l'ensemble de nos habitudes de pensée, de nos notions, de nos critères habituels et de nos appréciations »¹⁷. Les causes de cette évolution se trouvent surtout dans la disposition des esprits et dans le regard des croyants. Dans la conscience du croyant contemporain, la tradition se heurte à l'ensemble des notions nouvelles, les anciennes valeurs se mêlent à la conscience de ce qui se produit autour de lui dans le domaine socio-économique et scientifico-technique.

La philosophie orthodoxe de l'histoire a toujours cherché la solution des problèmes politiques. Pour rester « en contact avec la réalité » et pour se maintenir en rapport avec les croyants, l'Eglise orthodoxe contemporaine donne une interprétation religieuse des idées socialistes. Elle tend à adapter son activité à la politique d'ensemble de notre Etat, afin que le christianisme puisse pénétrer dans le concret de la situation mondiale actuelle, car « le christianisme est appelé à former l'esprit politique ».

Les théologiens orthodoxes actuels condamnent l'orientation politique de l'Eglise de la période précédente et ils critiquent ses positions philosophiques et historiques. « Si la théologie systématique et les Eglises historiques n'ont jamais été du côté de la révolution, écrit l'archiprêtre Borovoï, c'est pour la simple raison qu'elles étaient... prisonnières de la conception statique d'un ordre établi une fois pour toutes sur la terre »¹⁸.

Mais à la base de l'interprétation orthodoxe actuelle de la philosophie de l'histoire, il y a comme auparavant la doctrine de la Providence avec toutes ses contradictions. « Selon le point de vue chrétien, écrit le théologien N. Zabolotsky, la Providence divine veille sur le

16. *Revue du Patriarcat de Moscou*, 1944, n° 12, pp. 32-33.

17. *Ibid.*, 1962, n° 11, p. 61.

18. *Ibid.*, 1966, n° 9, p. 78.

développement général de l'humanité. Pour cette raison, l'Eglise ne peut pas rester indifférente à ce développement. La volonté divine est cachée dans tout mouvement social »¹⁹. Dans les conditions de la société d'exploitation, on mettait au compte du libre arbitre de l'homme tout le mal existant, que l'homme, selon les théologiens, commettrait sous l'impulsion du diable ou de sa propre initiative en détruisant et en trahissant l'œuvre du Créateur. Aujourd'hui où le rôle de l'activité humaine est mis en relief dans tous les domaines de la vie, les théologiens en sont venus à reconnaître le rôle de l'homme dans l'accomplissement du bien. « De nos jours, déclare le métropolite Nicodème, seuls les adversaires peu nombreux de tout progrès social oseraient nier ouvertement ce dont tout le monde est convaincu, à savoir que la liberté est un grand bien, non pas, certes, un but en soi, mais un moyen puissant pour reconstruire la société sur la base de la justice »²⁰.

Mais l'homme est aussi responsable du mal qui est commis dans la société, étant donné que le péché originel est venu du libre arbitre de l'homme. L'homme a quitté la route droite tracée par Dieu.

Dans notre société, le sermon traditionnel sur la soumission, la passivité et l'espérance dans les forces surnaturelles se trouve en contradiction avec l'action de l'homme pour la réorganisation de la vie sociale. L'Orthodoxie reconnaît maintenant à l'homme un plus grand rôle créateur dans l'histoire. « Si l'histoire se poursuit, raisonne V. Borovoi, c'est de nous que dépend pour beaucoup la direction dans laquelle elle se développera : ... dans l'esprit du Royaume de Dieu ou comme philosophie de l'absurde, dans l'esprit de la fraternité et de la cohabitation pacifique de tous les hommes ou dans un esprit d'animosité, de division et de menace continue de conflits, de violence et de guerre »²¹.

Néanmoins le clergé estime qu'il est impossible de résoudre le problème de la guerre et de la paix par les seules forces des hommes, malgré le grand désir qu'ont ceux-ci d'y parvenir, s'ils ne demandent pas l'aide de la grâce d'en haut.

Ce problème est résolu par les théologiens contemporains de deux façons. D'une part, la solution dépend des efforts de tous les pays du monde entre lesquels il n'y a pas actuellement d'unité, ce qui permet d'affirmer que les causes de tel ou tel état des relations internationales doivent être recherchées au-delà des limites de la société humaine, dans un domaine qui n'est pas dirigé ni contrôlé par les hommes. La source de la paix, estime la théologie actuelle, se trouve dans les profondeurs mystérieuses de la vie ineffable de la Trinité divine. D'autre part, on affirme qu'il n'est pas besoin d'être philosophe ou sociologue pour reconnaître cette simple vérité : les conflits actuels, qui sont une cause de souffrances pour des millions d'hommes et qui font peser sur nous la menace d'un conflit atomique mondial, ont pour cause l'opposition de deux tendances inconciliables objectivement liées à la situation socio-économique et qui reflètent en elles-mêmes la lutte entre le mal et le bien, entre l'égoïsme et le souci de l'humanité²².

19. *Ibid.*, 1964, n° 8, p. 60.

20. *Ibid.*, 1963, n° 1, p. 41.

21. *Ibid.*, 1964, n° 8, p. 40.

22. *Ibid.*, 1968, n° 10, p. 60.

Le revirement de l'Église orthodoxe dans la question de l'activité sociale de l'homme la conduit à une nouvelle interprétation du but des efforts sociaux. Les théologiens contemporains empruntent à l'arsenal du christianisme primitif et à celui du renouveau religieux russe l'idée du Royaume de Dieu et de sa réalisation terrestre. L'interprétation actuelle du « Royaume de Dieu » est liée au changement de la situation socio-économique. Le théologien N. Zabolotsky fait remarquer qu'étant sociale par sa nature, l'Église a un rapport actif avec la vie ; elle prend la couleur du temps et reflète dans sa forme extérieure ce qui se passe dans la société humaine.

Les gens d'Église ont compris que le fait de présenter le Royaume de Dieu comme un monde de l'au-delà ou comme un monde intérieur de l'homme limite l'influence de l'Orthodoxie aux croyants « de deuxième catégorie ». La propagande pour l'ascétisme et pour l'éloignement du monde est depuis longtemps en contradiction avec les élan vitaux et les intérêts des croyants. Aussi le clergé s'est-il mis à parler de « deux étapes » du Royaume de Dieu, l'une terrestre, l'autre céleste. À l'aide de cette notion de « Royaume de Dieu sur la terre », les théologiens russes s'efforcent de rapprocher des notions absolument inconciliables, l'interprétation chrétienne et l'interprétation marxiste relatives à la fin du progrès social.

*

La doctrine du Royaume de Dieu en tant que récompense d'outre-tombe a toujours été un élément important de l'arsenal idéologique de l'Église ; aussi l'Église s'opposa dans toute la mesure du possible à une modification sur ce point de son interprétation traditionnelle dans la conscience des croyants. Le patriarche Serge pensait qu'à l'apogée du progrès matériel la tâche de l'Église était d'apprendre aux fidèles à reconnaître que le véritable sens de la vie se trouve quand même dans l'au-delà et non ici-bas. Mais la vie a ses exigences et maintenant l'Église accorde de plus en plus d'attention à la dimension terrestre du Royaume de Dieu. La vie terrestre a une valeur non pas infime, mais au contraire extrêmement élevée.

Selon l'Orthodoxie traditionnelle, le Royaume de l'au-delà s'obtenait principalement par la prière, l'humilité, la soumission, la souffrance. Le professeur de l'Académie de Théologie de Leningrad, L. Parysky, écrivait en 1940 : « Sur terre l'homme doit vivre pour le ciel ; il doit introduire dans sa vie le principe céleste ; il doit rompre graduellement le contact avec ce qui est purement terrestre, grossier et coupable »²³. Mais cette pensée était exprimée plus tard ainsi : l'Église orthodoxe met au premier rang du service pour la paix le service par la prière.

Exprimant la position des croyants d'aujourd'hui qui ont pleinement conscience de la nécessité d'édifier une société communiste, les théologiens estiment que le chrétien est appelé à œuvrer au premier rang des bâtisseurs de celle-ci. C'est son premier devoir social. S'en écarter serait

23. *Ibid.*, 1947, n° 5, p. 33.

trahir le Christ et son Eglise. Aujourd'hui l'Eglise est prête à appuyer, ne serait-ce que nominalement, toute activité progressiste à laquelle participent des croyants, ceci afin de maintenir la foi religieuse et l'autorité de l'Eglise. Prenant ses distances d'avec la position politique traditionnellement conservatrice de l'Eglise orthodoxe d'avant la révolution, le métropolite Nicodème déclarait dans une allocution à des étudiants orthodoxes finlandais : « La nouvelle génération ne doit pas copier machinalement et inconsciemment ses pères et ses aïeux ; il faut absolument qu'elle aborde la vie avec un esprit créateur en suivant les besoins du temps, et qu'elle découvre de nouveaux horizons de vie »²⁴.

Cette modernisation de la philosophie orthodoxe contemporaine a été provoquée par le progrès socio-historique de la société soviétique. Le matérialisme est devenu l'expression dominante de la conception du monde qu'ont les habitants de notre pays. Du fait de cette situation, l'interprétation orthodoxe contemporaine des problèmes de l'histoire prend un contenu réaliste. Mais le point de vue fondamental de sa vision du monde reste Dieu. Ici l'Eglise orthodoxe russe ne peut naturellement plus reculer, car cela signifierait pratiquement l'autoliquidation de l'organisation ecclésiale. Quand on pose la question d'un « rapprochement théologique » avec les idées de la Révolution d'octobre, les hommes d'Eglise contemporains soulignent que « le christianisme n'est pas en état d'entreprendre un tel rapprochement des bases métaphysiques, car cela signifierait un renoncement de fait aux convictions religieuses. De même que l'interprétation philosophique de l'histoire..., le processus de salut providentiel prévu pour le monde par le Père qui est dans les cioux ne peut être accepté par l'idéologie ni par la praxis révolutionnaires »²⁵.

La modernisation de la philosophie orthodoxe de l'histoire témoigne de la crise de la théologie traditionnelle.

24. *Ibid.*, 1969, n° 1, p. 57.

25. *Ibid.*, 1967, n° 7, p. 37.